

**PAGES  
MANQUANTES**

# LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

Vol. XI No 9, SEPTEMBRE 1905.

ABONNEMENT { CANADA \$1.00  
FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

## Page d'Évangile

### JÉSUS ET LE JEUNE HOMME

**J**ÉSUS parcourait la vallée du Jourdain, jetant à tous les échos des paroles de vie, profitant des moindres circonstances pour élever les âmes jusqu'aux sublimes hauteurs de la morale évangélique. Il avait dû faire halte pour permettre à ses disciples de se reposer. Une maison de pêcheurs leur servit de gîte pour la nuit. •

Dès la première heure du jour, la petite caravane reprend sa route. La fraîche senteur des rives parfume l'air. Sous les pas des voyageurs, les fleurs se réveillent dans l'herbe. La brise matinale souffle doucement. Les oliviers se balancent en se mirant dans les eaux bleues du fleuve où flotte légère, une buée lumineuse et rose. Partout dans la nature éclate la joie.

\*\*\*

Depuis un instant déjà, Jésus et les siens longeaient la rive orientale quand un jeune homme, au visage pur et mélancolique, s'approche. A la délicatesse de ses traits et à la noblesse de son allure, on devine un fils de la riche aristocratie juive. Il avait entendu le Maître parler de la vie éternelle et aussitôt son cœur s'était épris d'un ardent amour pour la vertu. Ce qu'on enseignait dans les écoles des rabbins ne le satisfaisant plus, il venait supplier Jésus de lui indiquer quelle voie il devrait suivre désormais.

Il tombe à genoux aux pieds du Christ et d'une voix suppliante : *Bon Maître, lui demande-t-il, que dois-je faire pour arriver à la vie éternelle.* Et ses deux grands yeux noirs où se reflète la candeur de son âme fixés sur Jésus, il

attend la réponse qui donnera une orientation nouvelle à sa jeunesse et qui fixera sa vie.

*Pourquoi m'appelles tu bon ?* lui dit le Sauveur, en le relevant amicalement, *personne n'est bon, un seul est bon, Dieu.* Le jeune homme ne répond pas. Timidement, il baisse la tête.

*Tu connais, reprend Jésus, les commandements que tout homme doit garder pour parvenir à la vie éternelle. Ils nous enseignent qu'il ne faut point tuer ni commettre d'adultère ; qu'il faut être véridique dans ses paroles, respecter son père et sa mère et aimer le prochain comme soi-même.*

*J'ai observé tous ces commandements depuis mon enfance,* répond avec assurance le jeune homme. *Que me manque-t-il encore ?*

Jésus regarda longuement cet adolescent et il l'aima. Quoi de plus aimable en effet qu'un jeune homme qui a conservé son âme fraîche comme la rosée du matin, blanche comme le lis de la vallée et la neige des montagnes. Bon gré mal gré on subit le charme de cette vertu naissante.

Sous le chaud rayonnement de ce regard et de cet amour divins, un désir nouveau naît dans cette âme ; elle veut monter, il lui faut le grand air et les vastes horizons des sommets. Mais, pour gravir les rudes sentiers de la perfection, l'âme doit être libre de toute attache terrestre, et c'est pourquoi, Jésus qui invite ce jeune homme à le suivre lui dit :

*Veux-tu être parfait, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. Après, viens et suis moi.*

Quels lumineux horizons le Maître découvre à cette âme. Ce besoin de vie supérieure dont ce cœur virginal est affamé, Jésus s'offre à le satisfaire. Le jeune homme n'a qu'à vouloir et aussitôt il deviendra le confident intime des révélations du Sauveur. Tout dépend de lui maintenant, son sort est entre ses mains. Que va-t-il faire ? Aura-t-il le courage de remplir la condition posée par le Maître ? S'affranchira-t-il de la tyrannie des biens de la terre, en renonçant à ses possessions et en enrichissant les pauvres de ses propres dépouilles ?



JÉSUS ET LE JEUNE HOMME (Hofmann)

Cette âme devient alors le théâtre d'une lutte terrible. Qui triomphera de l'amour de Jésus ou de l'amour des richesses ? Le sacrifice de ses biens l'épouvante, pour les conserver il refuse d'entendre la voix qui l'appelle ; *et triste, il s'en va.* Pauvre petit ! Est-il donc si difficile de tout quitter et de suivre le Christ ? Les liens qui attachent ton cœur aux choses de ce monde sont-ils donc si forts et si difficiles à rompre ?

“ Le bon Maître soupire en voyant ce jeune homme qu'il aime, se retirer de la glorieuse carrière où il eut désiré lui faire faire ce grand pas. Car, qui sait ! Ce jeune inconnu, dont le nom même n'est pas resté, eut été peut-être après Jean, l'autre disciple que Jésus aimait, un évangéliste de plus, l'un des maîtres de l'humanité ? Mais non, il s'en alla ; il administra ses biens et il mourut.” Et aujourd'hui, où est-il ? Terrible question.

\*\*\*

Combien de jeunes gens entendent cet appel du divin Maître ? Leurs natures ardentes et généreuses, capables d'aimer les grandes causes et de s'y dévouer sans partage, se sentent mal à l'aise dans un monde où l'on se traîne, où ils ne trouvent rien pour combler les aspirations infinies de leurs âmes. Ils viennent à Jésus, et comme l'adolescent de l'Évangile, ils lui demandent de leur montrer le chemin qui conduit à la vraie vie.

Le Maître abaisse ses regards sur eux, il les aime. En des colloques intimes qui se terminent toujours par ces mots : *Celui-là ne sera pas mon disciple, qui n'aura pas renoncé à tout ce qu'il possède*, il leur parle de sacrifice, d'héroïsme, de martyre.

Le nombre des jeunes gens que Dieu appelle est grand, plus grand qu'on se l'imagine d'ordinaire. Dès leur enfance, une voix divine qui se fait toujours plus pressante à mesure qu'ils avancent dans la vie leur crie : *Sors de ce monde, suis-moi.* Mais quand il s'agit de dire le oui qui doit fixer à tout jamais leur existence, peureux et lâches, ils n'en ont pas le courage, et ils s'en vont, méprisant l'appel de Jésus. Que deviendront-ils ! “ Je suis effrayé de penser, disait un jour un chrétien, que la vie tout entière d'un homme dépend de deux ou trois oui et de deux ou trois non prononcés de seize à vingt ans. Oui ou non

veux-tu de ce travail, de cette position, de ce pays, de ce maître, de cette alliance, de cette profession, de cette vie ? Vous répondez, et tout est dit. Carrière fixée, peut-être insupportable ; travail fixé, peut-être impraticable ; foyer fixé, peut être intolérable. C'est dit, c'est fait, ce sera jusqu'au dernier jour !”

D'autres, natures bonnes mais indécises, incapables de dire oui ou non, pour ne pas contrister le Maître qu'ils aiment, pour ne pas se mettre en guerre avec leur conscience qu'ils redoutent, reculent autant qu'ils le peuvent le terrible moment où il leur faudra se prononcer ; sans cesse, ils demandent des sursis. L'un allègue des raisons de famille : *Je voudrais auparavant célébrer les funérailles de mon père que je viens de perdre* ; l'autre demande un délai pour dire adieu à ses parents : *Permettez au moins qu'auparavant j'aie pris congé de mes proches*. Et le Christ répond qu'il faut laisser les morts enterrer les morts, et il ajoute que *quiconque met la main à la charrue, et regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux*.

Jeunes gens, répondez généreusement et de suite à l'appel du divin Maître. “ Vous aurez à souffrir ! Qu'est-ce que cela fait ? Vous souffrirez ! Souffrir est une gloire, un honneur, c'est synonyme de grandir. On n'est pas en ce monde pour être heureux, mais pour donner à sa nature la totalité de son développement. — Mais c'est le martyre que vous exigez ? — Si le martyre est la condition pour mener l'âme à son apogée ; si l'on doit être crucifié, si c'est au Calvaire qu'on atteint la mesure de sa vraie grandeur ; si on ne l'obtient qu'au prix du sacrifice ; si nous sommes appelés, allons au martyre, car il n'y a pas d'autre voie pour nous mener au royaume prédestiné, à cet avant-poste du ciel qui ne sera jamais ravi que par les violents.”

FR. A. VUILLERMET, O. P.



*La Bienheureuse Marguerite de Castello*  
*(Tertiaire Dominicaine)*

(Suite)

II.—CHEZ GRIGIA



HISTOIRE nous a conservé le nom d'une de ces chrétiennes généreuses et il passera à l'immortalité par celui de la Bienheureuse. Cette noble femme s'appelait Grigia et son mari, Venturino, noms abrégés de Grégoria et de Bonaventure. Ils avaient des enfants et Marguerite en fut simplement une de plus, non la moins aimée. Comme le soleil caresse et réchauffe de ses rayons inépuisables chacun des êtres infinis, à mesure qu'il monte du sein de la terre à sa lumière, sans rien prendre ou refuser aux autres de ce qu'il lui donne, ainsi le cœur de Grégoria, caressait et réchauffait la dernière venue, sans différence, et les autres n'en étaient pas jaloux. Le poète n'a-t-il pas dit du cœur de la mère : "Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier." Marguerite en était digne. Grigia se montrait une mère pour elle, pour elle Marguerite fut une vraie fille. Respect, obéissance, amour, caresses spontanées, paroles affectueuses, tout ce qui d'une fille va si pleinement et si tendrement à sa mère, Marguerite le sentit et le donna. Dieu, sans doute, créa en elle ce second lien filial pour celle qui devait au bout de quelque temps, rester définitivement son unique mère.

Toutefois, Dieu se réservait la meilleure part. C'était lui que l'enfant aimait le plus. D'année en année, cet amour souverain grandissait en elle et s'en emparait. Sa grandeur, sa puissance, sa justice, sa bonté surtout exaltaient tour à tour et terrifiaient son esprit ; la prière, l'assistance aux offices, les entretiens pieux, la vie des Saints, le bonheur du ciel, tout ce qui lui parlait de Dieu, la captivaient. Les conversations profanes, ces mille riens désœuvrants qui remplissent les journées de tant de grandes personnes lui plaisaient peu. Elle ne pouvait pas les éviter toujours, son infirmité même l'y exposait plus que d'autres. Mais alors, ou bien, avec un tact impeccable, elle détournait, élevait la conversation ; entraînant ses

interlocuteurs loin de leurs préoccupations vulgaires, ou bien s'ils en étaient incapables, elle se recueillait plus profondément, se laissait aller à sa contemplation intérieure, comme si, à côté de ses visiteurs, elle se fut entretenu avec une autre compagnie invisible. Les autres comprenaient, restaient encore un instant et se retiraient édifiés plus encore qu'étonnés, jamais froissés. La ville entière en parlait et les plus légers, tenus en respect par la vertu intangible de cette jeune fille, déploraient que son infirmité l'empêchât d'entrer au couvent. Elle était trop bien pour le monde.

Or, il y avait en ville un monastère de religieuses, dites de Ste Marguerite. Elles aussi se dirent que la place d'une si sainte âme était chez elles. Elles s'en ouvrirent à Grigia et à leur jeune compatriote. Grigia, malgré sa tendresse, n'osait disputer à Dieu sa pupille, et celle-ci, tout aussi attachée à sa mère adoptive, exultait à la seule pensée d'être religieuse. L'une et l'autre consentirent au sacrifice qui, du reste, ne les empêcherait pas de s'aimer et de se voir fréquemment.

Voilà donc notre postulante dans la maison de son Seigneur et Maître. Elle va y trouver ce qu'elle est venue y chercher, sans doute ? Amère déception ! Sépulcre blanchi ! Le couvent était en décadence, l'idéal avait baissé dans les âmes, aucun souffle ne les emportait plus au Calvaire, elles se traînaient trop prudentes, non derrière le Christ, mais derrière Mammon.

Marguerite s'en aperçut vite. Elle qui aimait tant la prière, trouvait que l'office au chœur était bien rapide et bien froid. Ce n'était pas le chant de l'âme qui supplie, exalte, expie, mais une cantilène informe dont la monotonie égalait l'inexpression surnaturelle.

Elle aimait la pénitence qui la crucifiait avec Jésus, et comptant pour rien celle pourtant si dure qui l'humiliait depuis sa naissance, elle s'en imposait de volontaires pour prendre plus grande sa part d'épouse à la passion du Christ. Quelle stupéfaction de voir l'empressement du plus grand nombre à fuir les simples austérités même adoucies de la règle !

Abandonnée de ses parents, avec quelles aspirations elle ouvrait son cœur au doux espoir de retrouver dans le



cloître cette famille dont on lui avait promis l'affection et dont la charité divine et humaine lui ferait oublier le dédain paternel, sinon le maternel dévouement de Grigia ! Bientôt elle fut froissée, dans sa délicatesse ingénue, de l'égoïsme, des jalousies, des disputes et des rancunes de ces cœurs de femmes aigris par la solitude aux pieds mêmes du Tabernacle qu'elles ne visitaient plus.

Franche et ardente, elle ne put contenir ses impressions. Non seulement elle protesta contre la déchéance commune par sa vie strictement régulière, mais par la parole aussi, discrètement et fortement.

C'en était trop. Furent-elles vraiment blessées de cette opposition vengeresse d'une sainteté éminente contre la vulgarité de leur propre vie ? Ou bien, cette infirme dont elles avaient désiré la présence comme un honneur, et peut être, une enseigne pour leur communauté, devenait pour elles une charge sans profit ? La conséquence n'en fut pas moins désastreuse et implacable pour la jeune religieuse. On s'aperçut que cette orpheline, cette infirme reçue par grâce était bien osée de critiquer ainsi une communauté qui l'honorait de son hospitalité ! Que pouvait-elle savoir, cette novice, des ennuis, des dégoûts, des tentations, des impossibilités, que les meilleures natures féminines trouvent dans cette monotonie continue d'une vie dont elle avait à peine touché le lourd fardeau ! Un peu plus de réserve, de reconnaissance et de docilité, à défaut d'expérience, eût été certainement mieux à sa place.

Les religieuses, aigries, ne purent elles, non plus, se contenir. Marguerite était, au milieu d'elles, comme une épée dans une chair à vif, cause incessante de souffrances sourdes, que sa modestie ne calmait pas, irritait plutôt. Il fallait en finir. Un jour, on avertit la postulante qu'elle n'avait pas la vocation et on la pria de se retirer.

Elle était donc de nouveau abandonnée, abandonnée et rejetée par une famille religieuse, qu'elle avait cru basée uniquement sur l'infinie et immuable charité divine, inaccessible aux susceptibilités et aux défaillances humaines ! La charité comme l'amour, n'est donc qu'un mot, même dans les cloîtres !

Ainsi eût senti, ainsi eût parlé une âme ordinaire. Marguerite était plus qu'une grande âme, elle était déjà

une sainte. Comme au tombeau du Fr. Jacques, Dieu lui fit la grâce d'un calme et d'une possession d'elle-même absolue. Hardie à défendre les droits de la règle et de sa conscience, elle n'en était pas moins humble et la dernière de toutes à ses propres yeux. Elle sortit du couvent sans amertume, sans un mot de blâme contre les sœurs, héroïque jusqu'à les visiter encore, comme de vraies amies.

Sur le seuil, elle trouva Grigia qui l'attendait, heureuse et triomphante de la reprendre à son foyer. Cette amie vraie eut bientôt lieu de s'en féliciter. Un soir, une vive lueur et des crépitements sinistres la firent tressaillir soudain. Le rez-de-chaussée de sa maison était en feu et les flammes gagnaient l'étage supérieur. Marguerite y faisait oraison dans sa chambre. Comprenant le danger, Grigia lui cria de descendre vite. Marguerite, sans s'émouvoir, lui répond de prendre son manteau et de le jeter dans les flammes. Grigia le jette, et aussitôt l'incendie s'arrête. Stupéfaite et reconnaissante, elle se promet bien de ne jamais plus laisser Marguerite aller chercher chez les autres, une hospitalité si divinement payée.

L'ancienne vie, malheureusement quoique providentiellement interrompue, allait donc recommencer, douce, affectueuse, toute pleine de services réciproques. A la différence de ces âmes égoïstes et sèches, qui se font une gloire et un piédestal des bienfaits reçus, les considèrent peu à peu comme une dette sociale et un hommage à leurs mérites, commandent, exigeantes et impérieuses, où elles sont à peine dignes d'obéir, Marguerite s'ingéniait à être à charge le moins possible.

Réservée, toujours contente, elle se refusait tout domestique, autant que l'infirmité de ses yeux le lui permettait. Le croira-t-on? Elle était, pour Grigia, une intendante experte. Les aveugles ont souvent les autres sens très affinés; et l'on en rencontre, chose étrange, d'une propreté et d'une délicatesse extrêmes. Les mille petites industries du ménage leur sont familières, et moins victimes de l'éclat des choses qu'elles ne voient pas, elles font parfois des merveilles d'économie domestique. Marguerite avait ce talent et Grigia le mettait à profit. Bien plus, elle l'associait à l'éducation de ses fils. Est-ce vigueur intellectuelle qui s'assimile rapidement à ce qu'elle a une

fois entendu ? Est ce révélation du ciel, comme plus tard pour Ste Catherine de Sienne, à qui Dieu apprit à lire et à écrire ? Toujours est-il que Marguerite pouvait donner des répétitions aux enfants de Grigia sur leurs matières d'étude. Ceux ci non moins que leurs professeurs, étaient étonnés de la lucidité de ses explications, de la sûreté de son jugement et de son élan naturel vers les sommets. Ainsi, Marguerite, servante du Christ, mieux que l'esclave antique, devenait, par vertu et par amour, la lumière de ses bienfaiteurs.

Son action ne s'arrêtait pas là. Nous avons dit combien sa conversation, expression intelligente de sa charité et de sa pureté, avait de charme et de puissance pour le bien. Ce charme et cette puissance s'affermisssaient encore avec l'âge, étendaient leur influence et personne n'essayait de se soustraire à leur domination.

Les partis politiques eux-mêmes, si implacables dans leurs ressentiments, s'adouçissaient à sa voix. Le poète parle de ces soulèvements populaires qui emplissent parfois nos rues de vocifération, de sang, de ruines et de mots. Qu'un homme paraisse, idole de ce peuple en ébullition, par sa grandeur d'âme, les services rendus à la patrie, qu'il parle, et aussitôt le tumulte s'apaise, la foule ameutée se disperse et l'ordre renaît, plus doux, semble-t-il, après l'orage. A Cita, comme dans les moindres villages, à cette époque, Guelfes et Gibelins, impérialistes et démocrates, étaient en hostilités continuelles. Souvent, ils en venaient aux mains, et même quand les colères n'éclataient pas, elles grondaient sourdement de famille à famille. C'était l'heure de notre jeune pacificatrice. Elle allait dans les rues et sur la place publique, appuyée sur le bras d'un citoyen paisible, touchante par son infirmité même, parlant de concorde, de foi, d'amour de la cité et de charité chrétienne à ces hommes égarés par la discorde civile, mais pour qui le Christ et Dieu étaient quelque chose encore.

Sur le marbre de sa tombe, on pourra écrire comme pour Ste Agathe : Ame sainte, libre, servante de Dieu et libératrice de sa patrie.

Ou bien, elle allait de famille en famille, mettant le baume d'une miséricorde infinie sur ces blessures, quelquefois d'autant plus envenimées qu'elles étaient

faites par des parents ou des amis. Rares étaient celles qui ne cédaient pas à ses supplications. Elle était si aimée !

FR. L. BOITEL, O. P.

(A suivre)

— o —

### Le Don de la Parole en S. Dominique

(Suite et fin)

L'APÔTRE, en ne perdant jamais de vue la source divine d'où découle l'efficacité de la prédication, ne remplit que la moitié de son devoir : pour le remplir tout entier, il est tenu à ne jamais dévier du but unique pour lequel le ministère de la parole a été créé. D'un mot S. Paul a défini ce but : l'utilité de l'Eglise, d'une phrase, il l'a décrite : l'édification des membres du Christ en qui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur.

Qu'est-ce à dire, sinon que tout d'abord l'apôtre doit écarter toute pensée égoïste, toute recherche de terrestre intérêt, tout désir de gloire humaine. Celui qui assume la redoutable mission de la parole évangélique et en confisque l'honneur à son profit, commet la plus sacrilège escroquerie. Ce fleuve sacré de la parole demande à n'avoir point de digue. Les eaux impétueuses veulent réjouir la cité de Dieu, sans être jamais arrêtées ni par le barrage de l'orgueil, ni même par le grain de sable de la vanité. Elles réclament une surface pure et limpide, en laquelle le ciel puisse se mirer et se refléter. Vous donc qui aspirez au grand honneur de la parole de l'Eglise, détachez-vous de vous-même, ou ne franchissez jamais les degrés de la chaire sacrée.

Le détachement, pour indispensable qu'il soit ne suffit pas. Il faut y joindre le dévouement, un dévouement réel et positif, un dévouement de larmes, de sang, de sacrifices, un dévouement d'activité et de zèle, un dévouement de prévenances et de sollicitudes, un dévouement de serviteur qui se donne et d'esclave qui se livre.

Ces deux choses se tiennent d'ailleurs : l'on n'est dévoué que si l'on ne pense plus à soi et le véritable apôtre est celui qui peut s'appliquer en toute sincérité la formule célèbre du précurseur. Il faut que le Christ grandisse — il faut que l'Eglise grandisse — il faut que je diminue, que je diminue en me dévouant, et que je me dévoue en disparaissant.

S. Dominique rendit son apostolat utile à l'Eglise par ces deux forces du détachement et du dévouement.

Que S. Dominique n'ait recherché dans le ministère de la parole aucun des biens terrestres vers lesquels se précipite la convoitise humaine, chaque page de sa vie en apporte l'éclatant témoignage. Personne plus que lui ne fut amoureux de la pauvreté, personne moins que lui ne fut désireux des honneurs. Le jeune étudiant de Palencia qui avait voulu se vendre pour racheter de l'esclavage le frère d'une pauvre femme, révélait le prêcheur dont l'abnégation devait authentifier la parole. Vous l'entendrez dire à un évêque qui se dispose à se rendre en grande pompe à une conférence contradictoire avec les hérétiques : "Ce n'est pas ainsi, seigneur mon père, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir contre les enfants de l'orgueil. Les adversaires de la vérité doivent être convaincus par des exemples d'humilité, de patience, de religion et de toutes les vertus, non par le faste de la grandeur et le déploiement de la gloire du siècle. Armons-nous de la prière et faisons reluire en notre personne les signes de l'humilité." L'humilité est le premier mot de son apostolat et il laissera cette vertu par testament à ses frères. "Je n'ai pas vu, dit un témoin au procès de canonisation, je n'ai pas vu d'homme qui méprisât davantage la gloire du monde et tout ce qui s'y rapporte. Il se méprisait grandement et se comptait pour rien." Affirmations nullement gratuites, si l'on veut bien se rappeler ces évêchés de Béziers et de Comminges refusés, cette prédilection donnée aux villes qui le persécutent, cette répugnance pour les lieux où il est honoré, cette pudeur de cacher aux profanes les dons intimes de la grâce, cette joie dans les tribulations à endurer, ce vouloir persistant de la pauvreté et ces larmes quand elle est transgressée, ce désir qui ne le quitte jamais d'aller prêcher la foi aux peuples lointains, cette prière faite aux hérétiques

de ne point le tuer d'un seul coup, mais de lui couper les membres un à un, afin de souffrir davantage pour le nom de Jésus. Et tous ces faits, je vous les cite ainsi pêle-mêle et sans ordre, car le désordre lui-même prouve combien ils sont nombreux dans l'histoire de S. Dominique, et que pour cueillir ces fleurs de vertu, il suffit de se promener comme au hasard dans ce jardin parfumé qui s'appelle la vie miraculeuse de notre Père.

Le détachement est la loi ordinaire de cette vie. Chez nous, quand il existe, ce n'est que dans un acte passager, et encore est-il bien sûr, que fiers de cette victoire sur nous-mêmes, nous n'allions pas en gâter la valeur par un orgueil secret et subtil ? D'où le mot du P. Lacordaire : "Le nombre des hommes qui s'abdiquent réellement et totalement est très petit." S. Dominique fut de ce très petit nombre. Il eut conscience de n'être qu'un instrument. Il étudie sans avoir l'égoïsme de garder par devers soi la vérité qu'il découvre, Il enseigne sans la prétention de fonder une école. Il prêche sans la vanité de faire de sa chaire le piédestal de la gloire, il attire les foules, sans les arrêter à lui, mais en les poussant à Dieu. Il n'est pas un but, il est un moyen ; il n'est pas le maître, il est le serviteur, il n'est pas la voix, il est un écho ; il n'est pas un foyer, il est un rayon : Jésus disait : Si le grain de froment n'est pas jeté en terre, il demeure infécond, mais s'il meurt dans le sillon, il produit un épi par où il se multiplie au centuple. Dominique sut mourir : la loi évangélique s'accomplit et l'Eglise étendit son empire.

Ici ce sont des hérétiques qui se laissent persuader par son abnégation, là ce sont les dames nobles du pays de Toulouse qui se déclarent vaincues par l'éloquence muette et toute puissante de la pénitence. Et ces prémices de victoire annoncent la conquête extérieure, définitive, totale. C'est le témoignage unanime des contemporains, que personne ne pouvait résister à la douce influence du B. Père, car c'est une double loi de la nature et de la grâce de reconnaître, suivant une belle parole, l'amour dans le sacrifice et la vérité dans l'amour.

Ayant essayé de vous dire tout le détachement de Dominique, je vous ai presque dit tout son dévouement à la cause de l'Eglise. Ouvrir son cœur à la miséricorde qui

prend pitié et à la charité qui porte secours, le laisser saintement envahir, au risque de le consumer, par un zèle brûlant et implacable, ne connaître les plaies de l'Eglise que pour y remédier, les maladies des âmes que pour les guérir, tel fut tout d'abord l'objet de la prière constante de S. Dominique, prière si bien comprise du ciel qu'il reçoit, a dit son éloquent historien, le don sans lequel les autres ne sont rien, le don d'une immense charité qui le presse jour et nuit de se dévouer au salut de ses frères et le rend sensible jusqu'aux larmes à toutes leurs afflictions. " Il y avait dans son cœur, dit Thierry d'Apolda, un désir véhément du salut de toutes les âmes, et pour se rendre digne de le procurer efficacement, il sollicitait Dieu constamment par ses prières et ses vœux. Il aspirait à se consacrer tout entier au salut de ses frères, persuadé qu'il ne serait un vrai membre de Jésus-Christ que lorsqu'à son exemple, il se dépenserait sans réserve à gagner des âmes."

Ce désir le fit prêtre, cette aspiration le fit entrer au chapitre d'Osma. " Il vit d'un seul trait sa place et son devoir, dit toujours le P. Lacordaire, il les vit dans le sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, à la suite de Jésus-Christ seul Sauveur du monde. Il vit que ce divin sacerdoce, avili par trop de moines indignes de sa consécration, avait besoin d'être relevé devant Dieu et devant les peuples, et qu'il ne pouvait l'être que par la résurrection des vertus apostoliques en ceux qui en étaient ornés et chargés. Et le premier pas de toute rénovation étant de faire soi-même ce qu'on veut voir faire aux autres, l'héritier des Gusman voua sa vie à Dieu dans le chapitre réformé d'Osma."

Mais ce théâtre restreint de dévouement s'agrandit bientôt. C'est la France et c'est l'Italie, c'est la prédication portée sur tous les chemins et offerte à toutes les âmes, ce sont les voyages de sainte et spirituelle exploration aux pays embrouillardés de l'erreur et de la superstition, ce sont les veilles, les jeûnes, les fatigues de toutes sortes ; c'est la prière du cœur et c'est le chant des lèvres — ce sont les larmes des yeux et c'est le sang du corps — c'est le jour avec la chaleur et c'est la nuit sans l'abri ; en un mot, c'est l'apostolat avec tout son cortège de peines, avec toutes ses exigences d'immolation, avec toutes ses amertumes

d'insuccès, avec toutes les trahisons de ses ennemis, avec parfois les lâchetés de ses amis ; c'est l'apostolat, tel que l'entendait le Christ quand il disait : Je suis venu jeter un feu sur la terre, et combien je voudrais qu'il fut déjà allumé, l'apostolat tel que le pratiquait S. Paul, fréquemment en voyage, en péril sur les fleuves, en péril de la part des voleurs, en péril de la part de ceux de sa nation, en péril de la part des étrangers, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, dans le travail et dans la peine, exposé à de nombreuses veilles, à la faim et à la soif, au froid et à la nudité, assiégé chaque jour par les soucis que me donnent toutes les églises. — Qui est faible que je ne sois faible ? Qui vient à tomber, que je ne brûle ? l'apostolat enfin tel que le demande, comme la condition indispensable de son progrès, l'Eglise catholique à laquelle Dominique se dévoua corps et âme.

L'utilité de l'Eglise ! “ Mais dites-moi quelle pensée de Dominique n'a point convergé vers ce but, quelle parole de sa bouche n'en a été inspirée, quel battement de son cœur y a été étranger ! L'Eglise ! Il l'a aimée comme on aime une mère, il l'a défendue comme on défend l'honneur d'une épouse, il l'a exaltée comme on exalte une reine, et afin que cette mère soit toujours aimée, cette épouse toujours défendue, cette reine toujours exaltée, il s'est suscité une légion de fils, qui n'auraient d'autre mission que la sienne et pour accomplir cette mission d'autres moyens que ses moyens à lui. Et voici que l'amour de l'Eglise, la défense de l'Eglise, l'exaltation de l'Eglise seront le caractère si évident de sa nouvelle famille que malgré les inévitables faiblesses, l'histoire de l'Eglise ne se détachera plus de l'histoire de l'Ordre des Prêcheurs. Toutes deux raconteront les mêmes faits, les mêmes douleurs et les mêmes joies, les mêmes décadences et les mêmes résurrections ; leurs pages entrelacées pleureront ensemble les pleurs de la défaite, et chanteront ensemble les chants de la victoire.

O Père, voilà votre œuvre ! Voilà l'efficacité de votre parole à la source toujours pure et au but toujours saint ! Un de vos enfants les plus aimés a merveilleusement résumé votre vie en ces deux mots : *Aut cum Deo, aut de Deo*. Ou avec Dieu, ou de Dieu. Parler avec Dieu, comme principe, parler de Dieu comme terme ; avec Dieu, en qui



vous puisiez les saintes pensées et les féconds devoirs, de Dieu, à qui vous rapportiez tout votre apostolat ; avec Dieu, dont vous ne quittiez jamais la douce et salutaire présence, de Dieu, dont vous disiez sans cesse aux peuples les bontés et les miséricordes. Aussi Dieu a-t-il voulu signer de sa propre main cette parole qui venait de lui et allait à lui. *Sermonem confirmante sequentibus signis.* La signature de Dieu, c'est le miracle, et le miracle est venu confirmer votre ministère. Vous avez eu tout pouvoir sur la vie et sur la mort, et sans nous arrêter aux prodiges qui ont glorifié votre existence de prêcheur et consacré votre réputation de saint, nous vous demandons en terminant de renouveler spirituellement en faveur de notre siècle et en faveur de notre ordre les miracles qui ont marqué chacun de vos pas et authentiqué chacune de vos paroles.

Notre siècle, comme les pèlerins d'Angleterre, se noie dans les eaux de l'orgueil et de la sensualité. Il y est tellement enfoncé qu'il n'a plus la force de lever la tête. Aux cris qu'il pousse vers vous, accourez en toute hâte, priez et pleurez devant le Seigneur, et ordonnez à tous ces naufragés d'aborder au rivage béni de l'humilité et de la pénitence.

Notre siècle, comme vos enfants un jour, ne peut trouver la nourriture que réclament son cœur et son esprit. Il est affamé et on l'invite à s'asseoir devant la table vide que lui ont dressée ses hypocrites flatteurs. Jetez les yeux au ciel et appelez de là-haut les deux anges qui apporteront à la terre le pain de la vérité, commenceront par en nourrir les plus jeunes, les enfants, et en rassasieront ensuite les hommes et les vieillards.

Notre siècle, comme le lépreux d'Allemagne, est tout couvert des laideurs du mal et du péché ! Il n'a plus pour secouer cette lèpre morale l'énergie qui relève ni l'espérance qui console. Venez à lui ; étreignez-le dans les bras de votre affection, appliquez un baiser de vos lèvres sur ses plaies, et puisse cet attouchement sacré lui rendre force et beauté, splendeur et vaillance, persévérance et salut.

Notre siècle, comme le jeune Napoléon Orsini, se meurt. Les glaces de l'incrédulité ont refroidi son cœur et ses chutes nombreuses ont brisé sa vie. Il n'a plus, pour ressusciter à une vie nouvelle, la foi qui sauve et la

charité qui unit. Venez à lui, touchez au visage ce grand cadavre, remettez en leur place ses membres disloqués, faites passer dans ses veines le souffle de la résurrection, et ramenez-le des portes de l'enfer au séjour de la gloire et de la félicité.

FR. H. HAGE, O. P.

— o —

### Quelques sophismes de la Jeunesse

L'an dernier, on s'en souvient, *Le Rosaire*, pour répondre aux vœux d'un grand nombre de prêtres, a publié une série d'articles sur *la lecture* (1). Je n'y reviendrai pas. Je voudrais simplement dénoncer les vulgaires sophismes que les jeunes gens allèguent comme de vraies raisons pour se permettre la lecture de livres mauvais ou dangereux. Je le fais pour répondre à la demande d'un vénérable ecclésiastique dont la vie tout entière a été consacrée à la grande cause de l'éducation. "Dénoncez encore les mauvaises lectures, me disait-il, c'est là, aujourd'hui, plus que jamais, un des grands périls de la jeunesse, qui, hélas ! en rencontre tant."

\* \* \*

*Il faut tout savoir*, affirment-ils. Un jeune homme doit connaître ce qui se dit dans le monde. Il ne peut pas être le seul à ignorer le livre à la mode, objet de toutes les conversations.

Pensez-vous que ce soit l'amour de la science qui les pousse à acquérir ces connaissances ? Je voudrais bien le croire. Mais l'expérience prouve que le mobile n'est pas d'ordinaire aussi noble. On veut tout connaître, c'est-à-dire, et surtout, le mal. On espère trouver dans ce livre, au titre affriolant, une pâture pour la plus malsaine curiosité, et c'est pourquoi on désire le lire.

(1) Nous avons encore à la disposition de nos lecteurs, un certain nombre d'exemplaires du *Rosaire* (année 1904) où se trouvent les articles du T. R. P. Hage. Cette même année de la revue, contient aussi la première partie des articles du R. P. Vuillemet sur la Mission de la Jeunesse Contemporaine. Offrir le volume à un jeune homme est un joli cadeau à lui faire. S'adresser à l'administration.

Il n'y a qu'une raison et une seule qui puisse autoriser la lecture de ces ouvrages condamnés par la loi de l'Index ou par la conscience, c'est le devoir d'état, et encore faut-il auparavant en avoir obtenu l'autorisation de qui de droit.

A ce sujet, certains jeunes gens se forment trop aisément la conscience. Si par exemple un de leurs camarades leur affirme qu'il a lu tel livre et qu'il n'y a pas trouvé de mal, ils croient pouvoir en faire autant. Ou bien la simple recommandation d'un libraire, intéressé à la vente leur suffit. Je me souviens à ce propos de l'anecdote suivante. Me trouvant un jour dans une librairie, j'étais occupé à feuilleter des livres quand survint un jeune homme. La personne chargée de ce département s'approche et lui propose les ouvrages les plus récents. Elle attirait en particulier son attention sur un volume qui venait de paraître et dont un grand nombre d'exemplaires avait déjà été vendu. Le grand motif qu'elle donnait pour déterminer l'acheteur c'est que plusieurs membres du clergé l'avaient demandé. Ce n'était vraiment pas une raison à invoquer. Un prêtre peut avoir des raisons de lire un livre que n'a pas un jeune homme. C'était le cas pour l'ouvrage en question.

En pareille matière ce n'est pas un camarade qu'il faut consulter, si vous avez des doutes, je vais plus loin, ni même certains ouvrages spéciaux qui traitent des livres à lire ou à proscrire, c'est votre confesseur ou toute autre personne instruite, en qui vous avez pleine confiance. Vous ne serez jamais trop prudents.

\* \*

*Cela ne me fait rien, ajoutent-ils. Nous saurons défendre nos idées et nos convictions.*

Quand je vois des hommes, des prêtres qui, malgré leurs fortes études n'affrontent pas sans crainte de tels ouvrages, quand je les vois, à l'exemple du célèbre Balmès, se mettre à genoux et faire un acte de foi avant d'en commencer la lecture, j'ai peine à imaginer que vous, jeunes gens, qui ne possédez de la science religieuse que des notions très élémentaires, qui n'êtes pas suffisamment préparés pour discerner le vrai du faux, qui n'êtes pas capables de vous garder de la fascination du style, vous puis-

siez vous plonger des heures entières dans ces contradictions, sans en ressentir aucun mal. De deux choses l'une, ou bien votre naïveté vous protège, ou bien ces lectures n'ont plus rien à faire sur vous, le mal est déjà fait.

Et puis, comment pouvez-vous affirmer que ces livres ne vous sont pas nuisibles ? Remarquez-vous le travail qui lentement s'opère en vous ? Ne constatez-vous pas que votre foi est moins sûre, votre conscience moins délicate, vos mœurs moins pures. Un jour viendra, et il ne saurait tarder, où de terribles pourquoi se poseront devant votre intelligence, où d'épouvantables instincts s'éveilleront dans votre chair, vous ne saurez pas répondre aux uns ni résister aux autres, et alors, impuissants, vous assisterez au naufrage de votre foi et de vos mœurs. Ce sera le fruit de vos mauvaises lectures. Vous aurez semé la mort et vous récolterez la mort. C'est la loi. Il faudrait presque un miracle de Dieu pour que le contraire arrivât, et vous le savez Dieu qui ne fait rien sans raison, n'en fera pas un pour récompenser votre présomption et votre imprudence.

\*\*\*

*Mais enfin, disent-ils, je ne les lis que pour le style, il est incomparable,*

A cette objection, je vous fais cette réponse du P. Lacordaire à un jeune homme : "Vingt pages suffisent pour en apprécier le mérite littéraire et la pauvreté morale et philosophique (il s'agit des œuvres de Voltaire). J'avais dix-sept à dix-huit ans, quand je lisais cette suite de débauches d'esprit, et jamais depuis je n'ai eu la tentation d'en ouvrir un seul volume ; non par crainte, il est vrai, qu'ils me fissent du mal, mais par le sentiment profond de leur indignité." Pour grandes que soient la valeur littéraire de ces œuvres et la popularité dont elles jouissent dans un certain monde intellectuel, elles n'en sont pas moins pernicieuses. "Oh ! les livres immoraux bien écrits, dit un auteur, quel immense danger pour la jeunesse, pour les femmes, hélas ! et pour beaucoup d'hommes ! Mieux vaut Zola, dans son purin, que tant d'autres écrivains fardés et pommadés, grimaçant et minaudant, romanesques ou psychologues, qui démolissent toutes les pudeurs, avec des airs de vestales, et qui outragent la morale avec une

phrase décente et chaste. La séduction de la phrase est plus dangereuse que le cynisme des peintures : car, tandis que le lecteur séduit n'est pas loin de croire qu'il ne goûte qu'un plaisir permis, délicat et distingué, il savoure, en réalité, un plaisir honteux et abominable."

Vous vous abstenrez donc de toute lecture qui directement ou indirectement attaque votre foi, soit en étalant sous vos yeux de bruyantes négations, soit en jettant le discrédit sur l'Eglise, ses institutions ou ses prêtres, soit en tournant en ridicule les pratiques de dévotion chères au peuple chrétien. Vous ne lirez jamais de livres où la pureté et la sainteté des mœurs sont l'objet d'ineptes railleries, où l'on exalte le vice et où l'on montre, en de réalistes tableaux, le plaisir sensuel comme le seul vrai bonheur. Vous ne serez pas du nombre de ceux dont parle l'abbé Perreyve qui, honnêtes et scrupuleux dans le choix de leurs amis, acceptent volontiers dans leur intimité des livres dont ils rougiraient de fréquenter les auteurs.

Non seulement vous ne les lirez pas, mais vous les détruisez.

.....Justice pour tous !

La mauvaise herbe, il faut qu'on la brûle ou la fauche ;

Maudites soient du ciel les œuvres de débauche !

Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchants,

Commence sur des rois aveugles ou méchants :

Bientôt, après le chef qui l'aime ou la tolère,

Elle va gangrener la masse populaire.

Et l'œuvre détestable, à chacun de ses pas,

Fait d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas !

Moi, soldat, je le sais ; je sais que tel ouvrage,

En abaissant l'esprit, abaisse le courage ! (1)

Cette conduite n'est pas trop sévère, car le mauvais livre c'est l'ennemi, cause des hontes du présent et des ruines de l'avenir.

A propos de telles lectures, M. H. de Bornier s'exprimait ainsi dans son discours de réception à l'Académie française. Evoquant le souvenir de Françoise de Rimini, rencontrée par Dante dans l'enfer éternel et damnée à la suite de la lecture d'un mauvais livre.

"Vous connaissez tous, disait-il, le vers de Dante au Ve chant de *l'Enfer*, le plus terrible anathème qui ait été

(1) Vte de Bornier. "Le Fils de l'Arétin."

lancé contre les ouvrages corrupteurs, un de ces cris de génie qui retentissent dans un poème comme un cri de lion dans la montagne. Ce vers fait allusion à un roman célèbre, Lancelot du Lac, dans lequel *Gallehaut (Galeotto) sert de vil entremetteur aux amours coupables du héros et de l'héroïne.* Lorsque Dante interroge Francesca emportée avec Paolo à travers la géhenne de l'adultère, elle raconte comment la lecture de ce roman les a conduits à la faute irréparable, et elle termine par ce vers dont aucune traduction ne peut rendre l'énergie :

*Galeotto fù il libro e chi lo scrisse :*

Pour nous, *Galeotto*, ce fut ce livre et celui qui l'a écrit !

*Galeotto* !... voilà l'éternel corrupteur, qui peut changer de nom, mais qui est le même pour tous les pays et tous les temps, le voilà flétri par le justicier inflexible ! Fut-il jamais de leçon plus cruelle et plus utile toujours ?

\* \* \*

Il y a encore toute une catégorie de livres, contre lesquels il est urgent de prémunir la jeunesse. *Ce sont les livres chimériques, qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination et aux sens ; médiocres par le style et nuls par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui même parce que leur lecture est un sacrifice au néant.* Il n'y a que les esprits faux, légers et superficiels, disait un jour Rollin, qui puissent s'attacher à de pareils ouvrages, qui ne sont que des rêveries creuses d'un écrivain sans poids et sans autorité, et les préférer à des histoires belles et solides ; la vérité seule est la nourriture naturelle de l'esprit, et il faut qu'il soit bien malade pour lui préférer ou même lui comparer des fictions et des fables.

Je comprends que pour vous distraire d'un travail trop absorbant et vous reposer, vous vous amusiez à feuilleter un de ces volumes tout pétillant du vieil esprit gaulois, ou bien que vous vous laissiez bercer par le rythme de quelques vers harmonieux ; c'est là une sorte de nécessité. Votre esprit a besoin de repos comme votre corps. Mais, ne faites jamais de ces lectures votre occupation habituelle. Tout d'abord, c'est du temps perdu, du temps qui serait mieux employé à l'étude d'ouvrages sérieux. " L'expé-

rience nous apprend qu'une fois qu'on s'est adonné à ces lectures enivrantes ce sont les heures et les jours, quand ce ne sont pas les nuits, qui se consomment dans ces débâches de l'imagination, au préjudice du devoir, qui le premier en fait les frais. *Vous y perdrez le goût de l'étude et dès lors le fruit de l'étude* ; car comment se complaire encore dans les sévères méditations des langues, des sciences, de l'histoire et de la philosophie, lorsqu'on a la tête en proie à ce délire ? Vous y perdez l'énergie de chacune de vos facultés ; l'intelligence s'enténébre ; on n'a pas le goût des choses solides, et la lumière de la foi baisse et pâlit au sein de cette atmosphère (1).

FR. A. VUILLERMET, O. P.

---

o

---

### La Tentation

---



U témoignage de la Sainte Ecriture, la vie de l'homme sur la terre est une lutte. Lutte faite des efforts en sens contraire des multiples puissances qui sont en nous, chacune voulant atteindre son objet fût-ce au détriment de l'autre, lutte continuelle, de tous les jours, car nos puissances ne désarment qu'à la mort, lutte douloureuse dont les chocs se répercutent jusqu'au plus profond de l'âme.

C'est la tentation, du moins au sens général du mot. C'est aussi l'épreuve, car tenter et éprouver sont deux termes synonymes. La tentation est donc un obstacle qui se dresse devant l'homme entre sa volonté et le devoir pour décourager et affaiblir cette volonté en brisant son élan, pour faire oublier le devoir en le voilant.

Pour peu que l'on observe sa propre nature, on y démêle aisément au milieu de ses aspirations les plus nobles, de ses énergies les plus saines, des forces désordonnées, qui constituent pour nous et au dedans de nous, une tentation perpétuelle à s'écarter du devoir. L'obsta-

---

(1) Mgr Baunard. Le Collège Chrétien.

cle nous répugne ; instinctivement nous fuyons l'effort et le sacrifice, tandis que l'orgueil et la sensualité nous entraînent violemment : l'une à jouir sans mesure de tout ce qui flatte les passions terrestres, l'autre à nous suffire à nous-mêmes, à ne chercher qu'en nous la règle de nos pensées et de nos actions.

Ce sont les retours offensifs de ces deux ennemis que S. Paul appelle *les soufflets de Satan*, et dont il se plaint si amèrement. Son âme était comme déchirée quand se trouvait en face du bien qu'il aimait et voulait, cette force mystérieuse l'empêchait de l'atteindre : *Je ne fais pas le bien que je veux, s'écriait-il, et je fais le mal que je ne veux pas.*

Parole terrible, qu'il ne faut pas sans doute prendre à la lettre, surtout en ce qui concerne S. Paul descendu du troisième ciel, mais qui devient parfois singulièrement vraie pour nous !

Certes, nous aimons le bien ! Plus que cela, nous le voulons, et nous sommes capables d'efforts sincères pour l'atteindre. Il est des heures bénies où se lève dans notre âme comme un soleil éclatant qui illumine notre devoir et nous le rend attrayant ; les difficultés se voilent et l'accomplir nous semble facile. Telles, vues au soleil levant nous apparaissent les montagnes dans l'atmosphère purifiée par la nuit. Un nimbe d'or les couronne, leur masse est plus imposante, leur relief plus puissant, leur séduction plus irrésistible. Mais vienne le milieu du jour, et de nouveau la brume les enveloppe comme d'une gaze à travers laquelle il faut les deviner.

De même aussi dans notre esprit, l'atmosphère se charge rapidement et de nouveau les contours de notre devoir apparaissent indécis. Et nous qui tout à l'heure semblions assez forts pour affronter tous les obstacles, nous devenons timides et lâches. Nous résistons sans vigueur, et notre triomphe présumé devient un lamentable échec. Et quel découragement intime en se rendant compte que tout ce bel enthousiasme d'il y a un instant n'était qu'un feu de paille n'ayant jeté son éclat dans notre âme que pour y laisser ensuite une cendre noirâtre qui l'obscurcit davantage.

En même temps et pour compléter notre désarroi, je



ne sais quelle voix s'élève des bas-fonds de notre âme et fait entendre sur ses ruines le cri lugubre de l'oiseau des nuits qui glace en nous les dernières velléités du bien. Un être invisible nous enlace. Il verse en nous le découragement à flots et fait miroiter à nos yeux les plaisirs tandis qu'il en aiguillonne le désir dans nos cœurs. Il nous rappelle les anciennes satisfactions en les dépouillant de ce qu'elles ont eu d'atroce et d'écoeürant, il exagère celles qu'on n'a que soupçonnées. C'est alors que l'âme meurtrie, vaincue et déjà à l'agonie, laisse échapper son dernier cri : un immense : *A quoi bon la vertu, le devoir, le bien ! C'est impossible. D'ailleurs personne n'est bon !*

En rendant les armes, en effet, l'âme orgueilleuse veut se justifier. L'antique menteur du Paradis terrestre lui fournit une exouse. *Il faut être bon ? . . . les autres le sont-ils ? . . .* Insinuation perfide qui manque rarement son coup. On a tant besoin que les autres soient bons pour l'être soi-même, que s'ils ne le sont pas on acquiert par le fait le droit d'être mauvais comme eux. Pour défendre la plus mauvaise des causes les pires sophismes ne sont pas de trop. Et l'on cherche parmi les hommes — est-ce scrupule, ou désir d'une excuse meilleure — ceux qui par état doivent être le modèle des autres. On scrute leur vie, leurs intentions peut-être ; on rapproche certaines paroles, on interprète des gestes, et sur ces preuves on déclare que personne n'est bon. Pourquoi le serait-on ?

Désormais la lutte est finie, l'âme abandonne le champ de bataille et se livre à merci. Le mal triomphe. Les chutes pourront être nombreuses et profondes. Plus rien ne sera respecté. L'âme comme affolée oubliera tout, parents et amis, son Dieu, elle-même. Toute à sa passion quelle qu'elle soit, elle la suivra fidèlement, se pliera à tous ses caprices, ne rougira plus d'aucune de ses aberrations.

C'est ainsi qu'on voit des âmes très nobles, faites pour un grand bien, tomber dans des écarts surprenants, qu'elles ne comprennent pas elles-mêmes. Est-ce bien moi qui ai pu déchoir à ce point ? . . .

Ce regard jeté sur elles mêmes peut être un écueil terrible pour certaines âmes. L'ange des ténèbres est là qui guette pour achever l'œuvre de leur déchéance. Aux unes

il souffle la parole de rébellion qu'il prononça le premier : *je n'obéirai pas*. Ces âmes là s'abandonnent à l'orgueil. Aux autres, il souffle le découragement qui ouvre toute grande la porte au péché : *je ne puis pas*. Mais aux uns et aux autres il enlève tout moyen de résurrection, car *Dieu résiste aux superbes* et ne nous sauve pas sans nous.

\*\*\*

Cependant on ne comprendrait pas l'étendue et la profondeur de la tentation si l'on oubliait que ses atteintes sont contagieuses et qu'elle se sert de ses victimes mêmes pour en faire tomber d'autres.

S. Augustin racontant dans ses *Confessions* le larcin qu'il commit pendant une nuit avec ses compagnons, proteste qu'il ne l'eût jamais commis seul : *At ego illud solus non facerem, non facerem omnino solus*.

Tous, en effet, nous exerçons une influence autour de nous, influence plus ou moins grande, selon notre état, réelle toujours. Or notre influence, c'est nous-mêmes ; elle est ce que nous sommes : bienfaisante, si nous sommes bons, pestilentielle, si nous sommes mauvais.

Dès les premiers pas que nous faisons dans cette vie, ceux qui nous précèdent ou nous accompagnent s'efforcent de nous attirer à eux en nous persuadant qu'ils suivent le bon chemin ; et nous mêmes, après avoir subi ce prosélytisme, nous l'exerçons en bien ou en mal sur les voyageurs nouveaux que le flux des choses approche de nous. Les plus faibles sont exposés à la séduction des plus forts, soit par l'esprit, soit par le cœur, soit par les sens. Et comme le bien et le mal se disputent l'empire des âmes, il en résulte que l'influence des uns sur les autres se partage en deux courants contraires.

Qu'on le veuille ou non, on exerce et on subit quelque influence. Qui mesurera la puissance d'une parole, d'un conseil, d'un exemple surtout ! Il y a autour de nous tant d'âmes neuves, faibles, incapables de se tenir debout sans s'appuyer sur une autre et condamnées à ramper faute de cet appui. Mais quel danger qu'en s'enlaçant ainsi à une autre âme elles ne se modèlent sur elle jusqu'à en reproduire tous les travers et tous les défauts ? Et quelle tentation aussi pour celle qui sera appelée au périlleux honneur de soutenir l'autre, d'abuser de sa supériorité ! Et combien

hélas ! se font les champions du mal et les complices de l'apostasie en mettant ceux qu'ils protègent dans la cruelle alternative de faillir ou de leur déplaire.

Quand nous lisons que les proconsuls romains sans pitié ni pour l'âge ni pour le sexe, poussaient brutalement de jeunes vierges aux pieds d'une idole en leur disant : *Sacrifiez ou mourez*, l'indignation nous monte au cœur, car nous sentons la plus sacrée des libes tés violée dans ces vierges. Pourtant, tous les proconsuls n'ont pas disparu de la terre, et rien n'est moins rare qu'un persécuteur. Chaque jour encore, certaines âmes, vierges pures et fragiles, se voient placées par l'égoïsme, non pas entre la mort et l'apostasie, mais entre la crainte de déplaire, et la joie d'accomplir son devoir.

Ah ! qu'ils sont coupables, et plus encore malheureux ceux qui détournent les autres du bien. Il est si difficile de faire un peu de bien ! Un acte de vertu coûte parfois tant de souffrances ! Combien ne pourront supporter cette souffrance, cuisante entre toutes, qui résulte d'une certaine opposition entre le devoir et la volonté d'un être aimé. Ces âmes là sont des victimes, et leur sang criera vengeance devant Dieu.

Toutefois, il faut reconnaître le rôle providentiel de la tentation dans l'humanité. Elle n'est pas un mal, elle est un grand bien, car elle est l'obstacle avec lequel on doit se mesurer, l'ennemi qu'il faut vaincre. Elle est ainsi la condition de la force, la pierre de touche des cœurs vaillants et des caractères trempés.

Elle est aussi une leçon : *qui non est tentatus quid scit*, dit la Sainte Ecriture : Celui qui n'a pas été tenté, que sait-il ? La science militaire ne s'acquiert jamais mieux que sur les champs de bataille, les coups reçus mêmes éclairent sur les fautes commises. Il en est ainsi pour la tentation : elle doit nous apporter la science d'une vie personnelle et sociale, toute dévouée au devoir, pleine de prudence et de charité.

F. J. G., O. P.

## Une vraie Amie du Bon Dieu

Mère Catherine Aurélie Caouette



En 1868, le Père Chocarne, le confidant des pénitences du Père Lacordaire et l'auteur de sa vie, visitant le Canada, vint à Saint-Hyacinthe, *ce coin de terre toute dominicaine* comme il l'appelait. Il y vit une religieuse dont on parlait beaucoup alors et qui dirigeait une communauté dont elle était la fondatrice, sœur Catherine - Aurélie Caouette.

Voici ce que je trouve à son sujet dans une lettre du Père : " Je ne vous raconterai pas tout

ce qui m'a été dit des vertus de la Mère Supérieure et des grâces extraordinaires dont elle est favorisée, d'abord parce qu'on ne saurait entourer ces sortes de dons de trop de discrétion, surtout du vivant des personnes, et ensuite parce que je n'ai nulle envie de me faire un mauvais parti avec *cette vraie amie du bon Dieu.*"

Dieu a rappelé à lui la vénérée Mère Caouette, est-ce une raison pour pénétrer de suite dans le mystère de sa vie et en retracer aux yeux de tous les merveilleux épisodes ? Non. Laissons le soin délicat de nous décrire les opérations de la grâce en cette âme à ceux qui, de par Dieu, ont seuls mission pour juger de telles matières. Laissons aussi le temps passer, et lui qui met toutes choses au point, se chargera de placer cette belle figure dans tout son relief, dans toute sa vraie lumière, en la débaras-

sant de toutes les légendes qui au cours des années se sont accumulées autour d'elle.

Si j'étais qualifié pour donner un conseil aux admirateurs de Mère Catherine, je leur dirais d'attendre dans la paix, la prière et surtout le silence, l'heure de Dieu. Elle viendra. Tout ce qui est caché ne sera-t-il pas révélé et la mémoire des bons serviteurs ne vivra-t-elle pas éternellement ?

Mon but dans ces articles, est de retracer dans ses grandes lignes la vie de Mère Catherine Aurélie du Précieux-Sang. Je dirai de quelles admirables vertus Dieu avait orné cette âme, mais surtout combien grandes et riches en fruits de salut ont été ses œuvres.

### I.—UNE AME DE JEUNE FILLE

Aurélie Caouette naquit à Saint-Hyacinthe, le onze juillet 1833. Elle fut baptisée le même jour, par monsieur l'abbé E. Durochers, à l'église paroissiale Notre-Dame du Rosaire (1).

Ses parents la placèrent de bonheur au couvent de la ville, dirigé alors par les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal (2).

Vers la même époque elle fit sa première communion. Que se passa-t-il dans cette rencontre d'un cœur qui s'ouvrait dans sa pureté, comme dans une blancheur d'aube, avec l'infinie beauté et l'infinie bonté du Dieu vivant ? Est-ce à cet instant comme pour beaucoup d'autres âmes que se décida la vocation future de celle qui devait toute sa vie être vouée au culte de l'Eucharistie ? Nous ne le savons pas, mais ce jour béni laissa une profonde empreinte dans ce jeune cœur.

Douée d'une intelligence très vive, Aurélie occupa bientôt le premier rang parmi les élèves du pensionnat.

(1) Beaucoup de journaux ont annoncé que la Mère Catherine était née à Saint-Damase. C'est une erreur. Voici son extrait de baptême, que nous avons trouvé aux archives de Notre-Dame du Rosaire, actuellement desservie par les PP. Dominicains : *Le onze juillet mil huit cent trente trois par nous, prêtre soussigné, a été baptisée, Aurélie, née le même jour du légitime mariage de Joseph Caouette, forgeron, et de Marguerite Olivier domiciliés en cette paroisse. Le parrain a été Joseph Deslandes et la marraine Marie-Anne Tétreau, qui ainsi que le père présent ont déclaré ne savoir signer. Le parrain a signé avec nous. J. DESLANDES, EUS. DUROCHERS, Ptre.*

(2) Ce n'est qu'en 1858 que les Dames de la Présentation de Marie ont succédé aux filles de la Vénérable Mère Bourgeois.

Sa franche gaieté, son attention à rendre service et à le faire aimablement firent oublier ses succès ; et, chose assez rare, ces petits cœurs de jeunes filles où la jalousie germe si facilement, n'eurent que de l'affection pour la nouvelle venue.

On remarquait en elle une grande modestie. Rien de guindé, rien d'affecté dans sa personne. Elle avait une horreur instinctive pour tout ce qui peut exciter l'attention. La simplicité a toujours été la note caractéristique de son tempérament, à ce point que bien souvent ceux qui ne jugent que d'après les apparences l'ont prise pour une âme d'une piété très ordinaire.

Les années s'écoulaient heureuses dans cette sainte maison ; un jour cependant, il fallut dire adieu à ses maîtresses et à ses compagnes aimées. Elle avait dix-sept ans, on était en juillet 1850.

"Il me faut quitter cet asile d'innocence, écrit elle dans une lettre, cet asile où j'ai goûté le bonheur d'une vie paisible, embellie par les charmes de la vertu que je voyais sur la figure de tant de jeunes vierges. Il me faut, ô triste destinée ! sinon pour toujours du moins pour un temps trop long encore, aller vivre au milieu d'un monde trompeur, d'un monde dont je méprise les vanités et les faux plaisirs, que sans cesse il déploie aux yeux d'une jeune fille, pour avoir son cœur. . . . Me voilà donc au milieu du monde. . . . d'un monde que vous haïssez, ô mon Dieu. . . Vous y aimerai-je toujours ? O quel serrement de cœur ! quelle tristesse s'empare de mon âme ! Pieux asile, saints autels ! que j'ai coulé d'heureux jours à votre ombre, que mon cœur a goûté de délices ! que j'ai éprouvé de saintes émotions ! . . . Autel sacré. . . table sainte. . . banquet divin. . . douce communion. . . plaisirs purs, joies sereines. . . oh ! que je vous regrette ! Mon cœur, à ces lieux si saints tu seras toujours attaché ! pieuse retraite, ton souvenir seul dans les peines de la vie saura me consoler. . . Serai-je une victime de la vanité ? mon cœur sera-t-il flétri par le vice ?"

Quels sentiments dans une âme de jeune fille, à cet âge où tant d'autres, heureuses d'une liberté enfin trouvée, et après laquelle elles soupiraient depuis de longues années, ne pensent qu'au monde et à ses mesquines vanités !

D'une sensibilité exquise, d'une imagination très vive, la jeune Aurélie a bien vite deviné que le monde était pour elle un grand écueil. Il est si facile d'y laisser prendre son cœur ! Aussi dès sa sortie du couvent, compose-t-elle un règlement de vie qu'elle soumet humblement à l'approbation de son directeur de conscience, le très docte et très pieux Monseigneur Raymond, supérieur du collège de la ville. Elle s'y impose un lever matinal, une grande modestie dans la tenue et dans le vêtement, des heures de silence, quelques petites privations de nourriture. Choses bien dures pour tous, mais surtout pour une jeune fille. En lisant ces lignes, on devine que déjà cette âme a soif de pénitence et d'immolation.

Rien de ses mortifications ne paraît au dehors. Toujours aimable, elle se fait toute à tous et ses amies trouvent encore en elle la gaie compagne d'autrefois.

Le divin envahit cette âme ; il l'élève, la transforme, la grandit. Il ne détruit rien en elle de ce qui est légitime, au contraire, il le consacre et le surnaturalise. Moins Aurélie Caouette aime le monde, plus elle aime ses parents. De quelles prévenances n'entoure-t-elle pas son père et sa mère, leur venant en aide dans les travaux de l'intérieur, égayant par ses rires la vie quelquefois monotone du foyer. Cette tendresse elle l'étend à ceux qui l'ont quittée pour un monde meilleur. Dieu était venu chercher pour l'emmener là-haut avec les anges, sa chère petite Céline (1). Comme elle la chérit toujours ! "Aujourd'hui, écrit-elle un soir de Toussaint, l'Eglise présente à notre vénération tous les habitants des cieux, afin qu'il n'y en ait aucun à qui nous ne rendions un culte religieux. . . Là, au ciel, j'ai des amies qui en ce jour prient pour moi : surtout ma chère Céline ; elle qui, pendant qu'elle était sur la terre, me portait tant d'affection ! Oh ! ma chère petite sœur, tu prieras pour moi, j'espère, pour que je jouisse du même bonheur que toi. . . je te vois : tu es au milieu des chœurs célestes, ton front est ceint d'une couronne de lis immortels. . . Oh ! Céline, viens allumer dans mon cœur la divine flamme qui consume le tien." Quand la souffrance ou de grosses contrariétés viennent torturer ce petit cœur de dix-

(1) Céline était une amie de pensionnat, décédée quelques jours avant la distribution des prix, l'année même qui devait être celle de sa sortie définitive de la Cong. N.-D.

sept ans, si étrangement tendre parfois, c'est encore vers son ange du ciel qu'elle se tourne. N'est-ce pas en effet vers ceux que nous avons perdu et qui nous ont aimés qu'instinctivement nous allons nous réfugier aux heures sombres. Qui n'a senti la pacifiante et réconfortante influence de ses chers morts. "O Céline, lui crie-t-elle, quand irai je te rejoindre au ciel ! Peux-tu me laisser sur cette terre d'exil plus longtemps, moi qui ai toujours de la peine. . . Ah ! viens, je te prie, viens me consoler. . . Une parole, ô Céline !"

Le grand bonheur de la jeune fille est de passer de longs instants au pied du Tabernacle, où Jésus, victime d'amour, mendiant divin, attend nos hommages. Chaque jour, à moins d'un empêchement grave, elle se rend de bonne heure à l'église de la paroisse pour y assister au saint Sacrifice. Les messes y étaient rares alors, il fallait se hâter.

Les jours où elle peut recevoir son Dieu sont pour elle des jours de fête. Dès la veille, son âme déborde. Voici ce qu'elle écrivait, au mois d'août de cette année 1850 : "Quand je pense que demain j'aurai le bonheur de communier encore, je sens s'allumer dans mon cœur je ne sais quel amour. . . Oh ! demain, demain, je recevrai Jésus. Ah ! bien-aimé, c'est trop de félicité pour une faible mortelle. Vous allez donc venir dans l'âme de votre Aurélie ! O douceur incomparable ! Dieu d'amour, vous daignez vous unir à moi ! Comment pourrai-je reconnaître tant d'amour ? Je ne puis que vous répéter, ô mon Dieu, votre volonté ! Ou mourir ou souffrir et vivre dans le mépris et l'oubli."

"Quelles actions de grâces ! quelles bénédictions ! s'écrie-t-elle après la communion. Quel brûlant amour pour le don qu'il m'a fait de la divine Eucharistie. Je ne vous laisserai point seule, a dit Jésus, je ne me contenterai pas de rester au milieu de vous, mais à vous, à ma créature, je veux me donner tout entier, je veux vivre en vous, afin que vous viviez en moi. Oh ! prodige admirable ! L'Être infini veut bien devenir la nourriture d'une chétive mortelle, il veut bien lui communiquer les saintes ardeurs qui remplissent son divin Cœur. Oh ! Eucharistie ! tu fais de moi faible enfant le sanctuaire d'un Dieu.



Que n'ai-je un cœur incoëdié d'amour ! O moment fortuné de l'union avec un Dieu, la créature n'est pas digne de te posséder. . . Je te jure solennellement dans cet instant où je trace ces mots, dans quelque position que Dieu veuille me placer, oui, je promets, la main sur cette croix, que tant que je vivrai dans cette vallée de larmes, ma consolation, mon bonheur, sera de m'approcher de la sainte communion. Souvent, bien souvent, je veux te recevoir, ô Jésus. . . ."

Dans ces heures d'intimité, avec le Dieu de l'Eucharistie son âme goûtait de bien pures joies. Durant toute la journée la pensée de son Jésus la poursuivait. Elle s'efforçait de se tenir toujours en sa sainte présence. Tout lui rappelait sa grandeur et sa bonté. Son âme poétique, à la vue des charmes et des beautés de la nature — et la Providence les a semés à profusion sur les rives gracieuses de l'Yamaska — s'élevait bien vite entraînée vers les hauteurs où habite le Créateur de toutes choses. Lisez cette page d'une délicatesse exquise. "Qu'il est beau, qu'il est sublime de goûter le spectacle d'une belle nuit ! Ce ciel pur que n'obscurcit aucun nuage, ces brillantes étoiles qui ornent la voute azurée, la lune, cette reine des nuits, qui répand partout sa douce clarté, ce calme, cette paix qui règne en tous lieux, inspirent une agréable mélancolie. Grand Dieu que ce silence attendrit agréablement mon âme ! Comme il la remplit de sentiments religieux ! Qu'il est ravissant de te considérer, ô magnifique voute céleste. . . . Anges de la Sainte Sion, esprits purs qui vivez de l'amour de mon Bien-aimé, qui brûlez sans cesse des feux divins, intelligences qui toujours chantez les louanges du Tout-Puissant, suspendez un instant vos harmonieux accords. . . Mon Dieu, du haut de ton trône auguste, reçois les hommages de la pauvre mortelle. Je t'adore et te bénis de m'avoir fait naître dans le sein de ta sainte et sublime religion. Je te bénis d'avoir éloigné de mon cœur l'amour corrompu du siècle. . . Je te bénis de m'avoir fait jouir du bonheur de t'aimer. . . Dieu ! Je te bénis de m'avoir donné longtemps des joies sereines dans ton asile chéri. . . Mille et mille fois je t'en bénis. . . ."

Il fallait à cette âme le grand air des sommets. Dans les étroits sentiers où le monde se traîne occupé à mille

futilités, elle étouffait et se sentait mal à l'aise. Loin du bruit et de l'agitation, son être se dilatait, elle vivait car elle avait trouvé l'atmosphère qui lui convenait, puisqu'elle y rencontrait son Dieu adoré.

Ces quelques traits suffisent à nous faire connaître la beauté de cette âme prédestinée et à nous faire entrevoir toute sa vie, car comme dans la clarté d'un ruisseau se reflète un paysage, elle s'y reflète d'avance tout entière.

FR. A. VUILLERMET, O. P.

(*A suivre*)

— o —

### *Mission de la Femme Chrétienne*

(*3ième Article*)

---

#### JOURNAL DE JEUNE FILLE

---

Neuf heures !

J'ai prétexté un peu de fatigue, voulant ce soir oublier le monde pour n'entendre que la voix de mon âme et celle de Dieu.

Enveloppée par la sérénité de cette nuit d'août, je jouis délicieusement d'une heure de solitude calme et apaisante. Une large baie vitrée me découvre la mer et le ciel en un horizon immense et la grande clameur des flots m'arrive avec son bruit d'infini.

J'écoute le rythme berceur qui se mêle aux bruits lointains, musique des soirs d'été. Dans le ciel, les étoiles se hâtent de scintiller, comme pour veiller sur la nature, qui s'endort, et bientôt, la mer chantante semble, elle aussi s'assoupir avec l'accompagnement en sourdine de ses vagues. C'est là une harmonie grave, émouvante qui semble vraiment venir des cieux. Elle m'élève à Dieu, et en cette atmosphère intime et pieuse, mon âme respire comme si elle avait subi un long étouffement.

En imagination, je revis les jours écoulés depuis mon arrivée sur cette plage mondaine et bruyante. Ils m'ont donné, à moi, qui sors de ma chère retraite du couvent de H\* où j'ai terminé mon éducation, comme une révélation du monde. En cette période de vie que je viens ici de tra-

verser, l'emploi du temps rapide et fugitif semble n'avoir eu d'autre but que le plaisir sous toutes ses formes.

Est-ce un mal ?

N'est-il pas légitime, à mon âge, d'aimer cette vie qui apparaît charmante avec les joyeux grelots de fêtes, l'enivrant parfum des fleurs, les accents d'une musique caressante et joyeuse ? Le plaisir n'est-il pas permis, nécessaire même à toute créature humaine ? Ne peut-on qualifier de pessimiste maussade et sévère celui qui veut l'interdire à la jeunesse alors qu'en soi, autour de soi, tout vibre de joie, d'espoir, promet le bonheur ?

“ Le bonheur ? . . . . . ”

Ce mot me revient comme apporté dans les souffles qui passent, et redit, en écho, par une voix lointaine : Chère mère Madeleine, est-ce la vôtre qui m'arrive ainsi à travers l'espace ? . . . Oui vraiment, je crois vous entendre murmurer à mon âme ces mots, souvent répétés alors que vous me formiez pour la vie, cette traversée ici bas. “ Le bonheur, disiez-vous, enfant, souvenez-vous qu'il n'est pas dans le plaisir. Celui-ci usurpant le grand mot, bonheur, veut, perfide et menteur, prendre une place qui n'est pas la sienne et qui, trop grande pour lui, garde toujours un vide immense appelant Dieu qui seul peut le remplir. ”

Ces mots lumineux m'éclairent et viennent ce soir, en évoquer d'autres qu'à mon départ, chère Mère Madeleine, vous m'avez donnés, comme règle de conduite en me disant adieu.

Souvenez-vous, enfant, qu'en toutes les circonstances de la vie, le devoir d'une chrétienne est d'être loyale avec sa conscience et son Dieu. Hélas ! l'étais-je moi, il y a quelques instants, en m'efforçant par des sophismes menteurs, des arguments complaisants, de me tromper sur la nature du plaisir, sa nécessité en toute vie humaine, surtout à cet âge enivrant, la jeunesse ?

N'eût-il pas été plus loyal d'avouer à Dieu et à moi-même qu'en ma dernière période de vie, frivole et fiévreuse, j'ai pris ce plaisir à trop forte dose ?

D'accessoire et d'exceptionnel qu'il doit rester, il est devenu, pour moi, le nécessaire et la règle. A la coupe enchantée j'ai bu trop largement et je bénis Dieu qui permet qu'aujourd'hui elle m'ait laissé aux lèvres un goût

d'amertume, au cœur, une lassitude. Il me semble ce soir toucher déjà le fond de ce qui m'a charmée et je n'y trouve que le vide. Mon temps a donc été perdu, mes journées gaspillées tout entières. Sans les avoir données au mal, je me reproche, avec vérité, de ne pas en avoir usé pour le bien. N'ai-je pas négligé tous les moyens d'employer cette monnaie précieuse, le temps, d'une manière utile et agréable pour mon intelligence et mon âme, pour Dieu et mon prochain ?

En mon horizon supérieur j'entrevois des jouissances nobles, élevées, dont une éducation chrétienne m'a donné le désir et la volonté. Ces jours de vertige me les avaient fait oublier et me ballottaient, sous les vents du plaisir, comme une petite épave. Chère Mère Madeleine, une fois de plus, je bénis votre bienfaisante influence, qui malgré l'éloignement, vient d'agir sur mon âme !

La nuit transparente enveloppe maintenant le ciel et les eaux ; dans le calme grandissant, je n'entends plus que la chanson des vagues, à laquelle se mêlent par intervalles, les notes affaiblies d'un orchestre lointain. Ces sons joyeux évoquent pour moi la vision d'une salle de fêtes, resplendissante de lumières, où se presse une foule élégante et mondaine.

Horizon borné, tu contrastes d'une manière saisissante avec l'immensité de la mer et du ciel que j'ai sous les yeux. Je me dis qu'il en est de même entre le plaisir et le bonheur. Souriant à celui-ci, que j'entrevois sous sa forme véritable, j'en confie à Dieu l'espoir, et je te quitte journal discret, petit confident, avec un doux et noble rêve qu'en mon sommeil bercera l'harmonie des flots.

FIDELIO.

— o —

### *Revue Mensuelle*

SOMMAIRE : Les fêtes de Saint-Malo.—L'amour du sol natal.—Le clergé contre l'alcoolisme.—L'idéal.—Sur les bords du Richelieu.—Tout passe.

LES FÊTES DE ST-MALO.—De grandes fêtes civiles et religieuses ont eu lieu à Saint-Malo, pour glorifier la

mémoire de l'illustre Jacques Cartier, le découvreur du Canada.

A la cathédrale, le R. P. Janvier a fait l'éloge du héros ; il a montré en lui le grand patriote et le grand chrétien. Son rêve de français fut d'accroître sa patrie ; son rêve de chrétien fut d'étendre le règne du Christ. Nous espérons publier in-extenso ce discours dans un de nos prochains numéros.

Le Canada était représenté à ces fêtes par l'honorable A. Turgeon, qui a redit là-bas aux applaudissements de toute une foule délirante de patriotisme les sentiments de la Nouvelle France pour son ancienne Mère-Patrie, comment aujourd'hui comme autrefois elle savait prendre part à ses joies et à ses douleurs.

Ce jour-là, Botrel qui avait été si longtemps à la peine, était à l'honneur, on l'a fêté, acclamé et il a su trouver de nobles accents pour chanter Cartier.

\*\*\*

L'AMOUR DU SOL NATAL.—Dans la dernière livraison de la *Nouvelle-France*, M. l'abbé C. Roy, l'érudit et le fin lettré que l'on sait, analyse les "Gouttelettes" qu'au soir de sa vie, Monsieur Pamphile Lemay laisse tomber de sa plume. Elles sont vraiment toutes pleines encore de couleurs et de reflets. Je n'analyserai pas cet article, véritable étude qui occupe plus de la moitié de la Revue, j'en recommande la lecture à ceux qui parmi nous s'occupe de poésie.

Avec l'éminent critique québecquois, je veux louer M. Lemay de nous faire aimer la nature et le sol du pays. Il le fait en un langage et en un style très doux qui "fléurent bon comme les chaumes, les buissons et les prés."

Il est bon de redire bien haut aujourd'hui que c'est au sol que doit s'attacher le peuple canadien. C'est ce qui a fait sa force de résistance dans le passé, c'est ce qui fera sa puissance conquérante dans l'avenir. On semble ne plus comprendre cela. Ne sommes-nous pas chaque jour témoins d'une immense émigration vers les agglomérations urbaines. On fuit le murmure discret du clocher natal, et l'on va se précipiter dans le vacarme des villes, parce que croit-on, le travail y est moins pénible, les salaires plus élevés, et, pour beaucoup, les amusements plus nombreux.

Enrayons ce mouvement qui, dans un avenir prochain, peut avoir de si terribles conséquences et pour la vie religieuse et pour la vie sociale ; pour cela faisons aimer la terre. C'est ce que s'efforce de faire, l'auteur des Gouttelettes, dans une partie de son livre, où "sa poésie est toute pleine, de ce parfum du sol, de ces agrestes et fraîches odeurs du terroir, de ces souffles tièdes et embaumés qu'on ne se lasse jamais de respirer et d'aimer." Il nous parle de la joie que les paysans goûtent en leurs foyers. Cette joie, M. Lemay l'a bien mise et condensée aux cœurs de ces jeunes époux qu'il a si doucement célébrés. Ils ont travaillé tout le jour, et, le soir, pendant que la femme, assise près de son homme qui fume, ravaude des bas, ils causent ensemble du jardin, des agneaux, des laines qu'elle tisse, puis ensemble ils vont au berceau voir le marmot qui sommeille, "l'ange qui dort sous un voile de lin."

Nous aimons à lire ces vers, dit M. Roy, — d'autres aimeront à les lire et nous sommes du nombre, parce qu'ils sont bien faits ; nous nous plaisons à les relire parce qu'ils sont canadiens, et d'inspirations personnelle et patriotique.

\*\*\*

LE CLERGÉ CONTRE L'ALCOOLISME. — Le huit août dernier, on célébrait à la cathédrale de Montréal, le huitième anniversaire du sacre de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési. Les membres du clergé étaient venus nombreux offrir leurs vœux au premier pasteur du diocèse.

Monseigneur l'archevêque toujours soucieux du bien de son peuple — sa récente intervention pour mettre fin à une grève désastreuse en est une preuve éclatante, — en a profité pour signaler à son clergé quelques abus contre lesquels il devait particulièrement lutter. Il a demandé en particulier à ses prêtres de *lutter contre ce fléau de l'alcool qui met en péril la grandeur et l'existence de la patrie*. Qui peut mieux que le prêtre dépositaire de l'admirable puissance de la religion enrayer ce mal. "C'est aux prêtres, disait Léon XIII à Mgr Ireland, qu'il appartient d'éclairer le peuple par la parole et de l'élever par des mœurs chrétiennes. Il est donc nécessaire qu'ils marchent à la tête de tous sur le chemin du salut. *Puissent les pasteurs des âmes être en conséquence pleins de zèle pour écarter par des*

*exhortations incessantes le fléau de l'intempérance du bercail de Jésus-Christ, montrer à tous l'exemple de la sobriété, et se donner toutes les peines possibles pour détourner les maux si nombreux dont ce vice menace l'Eglise et la patrie."*

Nous disions récemment les avantages d'une éducation antialcoolique dans nos écoles, pourquoi nos prêtres qu'on retrouve toujours au premier rang dès qu'il y a une noble cause à défendre, ne feraient-ils pas dans chacune de leurs paroisses ce que Monseigneur l'évêque de Chicoutimi vient de prescrire à son clergé. Donner à tous les enfants des écoles le petit manuel de M. le chanoine Sylvain, le faire apprendre comme on fait apprendre le catéchisme, l'expliquer. L'enfant redira ensuite dans sa famille ce qu'on lui aura ainsi enseigné. Et qui sait, si avant peu de temps, on ne constatera pas l'heureuse influence de ce nouveau procédé. Le ministère des enfants a quelque chose de si insinuant parfois, qu'on ne sait pas y résister.

\*\*\*

L'IDÉAL.—*La Vérité* nous apporte quelques pages intéressantes du sympathique M. Jean-B. Lagacé, chargé du cours d'esthétique à l'Université Laval de Montréal.

Monsieur Lagacé plaide la cause de l'idéal dans l'art. Il estime qu'une œuvre d'art ne doit jamais être une copie servile de la réalité, et d'ailleurs l'artiste le voulut-il, elle ne peut pas l'être. Il professe que sous une forme sensible l'idée doit toujours être présente. Monsieur Lagacé, et il est bon de le faire remarquer, témoigne d'excellentes tendances à moraliser et à christianiser l'art. Le tout est dit en un fort beau style. Nous souhaitons au jeune maître de conférences beaucoup d'auditeurs pour l'hiver prochain, et pour un avenir qui, espérons-nous, n'est pas très éloigné, de nombreux... lecteurs."

\*\*\*

SUR LES BORDS DU RICHELIEU.—Il y a quelques jours à peine, je remontais le Richelieu, l'antique rivière des Iroquois, assis à l'arrière d'un coquet petit bateau, je rêvais. C'était le matin. La brise charriait des parfums que je humais délicieusement. Sur les rives, les arbres rougissaient comme si l'aurore les avaient baissés au front.

De complaisants amis me nommaient les paroisses dont les clochers élégants venaient se mirer dans les eaux limpides de la rivière. Je me reportais — quelques détails historiques jetés au vol y aidant — aux rudes temps, où nos ancêtres, qui avaient de la poésie plein l'âme comme de la vaillance plein le cœur, venaient, malgré la crainte de la hache des farouches Agniers, fixer leur demeure sur ces rives enchanteresses. Pourquoi, et c'est la réflexion qu'on me faisait, pourquoi ne pas écrire l'histoire de ces paroisses, alors que nous possédons tous les documents et que vivent encore des vieillards qui peuvent nous donner tant de précieux renseignements. Je trouvai l'idée fort juste et je me promettais de l'exploiter, quand on m'apprit que M. l'abbé-Allaire, curé d'Adamsville allait publier une notice historique sur Saint-Denis. Et en effet, peu de jours après, le *Courrier de Saint Hyacinthe*, le vieux journal qui renferme dans ses colonnes presque un demi-siècle de l'histoire du pays, nous en apportait la primeur. Nous félicitons bien cordialement M. Allaire, et son discret collaborateur M. Bousquet. Puissent-ils avoir beaucoup d'imitateurs. Saint-Antoine, Saint-Charles, Saint-Mathias et tant d'autres belles paroisses de la rivière Chambly n'ont-elles pas aussi leur histoire ? Il y a parmi nous tant de jeunes, dont la plume alerte est en quête de sujets. En voilà un tout trouvé. M. Allaire nous permettra de lui demander d'aller jusqu'au bout de son entreprise, et de nous donner bientôt un volume. La chose est facile, les planches sont prêtes !

\* \* \*

TOUT PASSE ! !—Est-il besoin de le dire, quand déjà le vent froid nous fait sentir ses morsures et nous chasse de la campagne. L'automne avec la grâce meurtrie de ces feuilles légères qui tombent dans l'air pâle, avec sa mélancolie pleine de langueur, approche. C'est donc bien vrai, *les vacances sont finies* ; elles qui nous apparaissaient si longues, il y a quelques jours à peine, sous le rayonnement doré de bien beaux rêves. *Comme tout passe, même quand on est jeune.* Nous allons reprendre notre travail avec des forces nouvelles. Pleins d'ardeur, nous allons marcher plus allègrement à la conquête de la vérité et de



la vertu. Patientons, d'autres vacances viendront bien vite, et ainsi jusqu'à ce que nous ayons enfin trouvé celles qui ne finiront jamais.

FR. A. VUILLERMET.

— o —

### Chronique Dominicaine

#### LES DOMINICAINES A PORT-D'ESPAGNE

La congrégation dominicaine de Sainte-Catherine de Sienne, dont la maison-mère est à Etrépagny (France), compte en ce moment quatre maisons dans la seule ville de Port d'Espagne, à la Trinidad (Antilles).

L'une, la plus ancienne, est le couvent du Saint-Rosaire, léproserie où sont soignés plus de 500 infirmes.

Une autre est l'Orphelinat de Saint-Dominique, à Belmont, où 200 enfants noirs et coolies reçoivent une éducation chrétienne.

En troisième lieu, les Religieuses du Bon-Pasteur sont chargées par le gouvernement anglais, des enfants exposées à de grands dangers, c'est une sorte de *réformatoire* ou maison de correction.

Enfin, au couvent du Saint-Nom de-Jésus, les jeunes filles de l'orphelinat de Belmont sont employées, à partir de 13 ans, à l'imprimerie du *Catholic News*, journal de la localité, en même temps que l'on termine leur éducation.

#### LA FÊTE DE NOTRE PÈRE S. DOMINIQUE

Dans toutes nos églises la fête de notre bienheureux Fondateur a été célébrée avec éclat. A Saint-Hyacinthe comme toujours on a bien fait les choses.

La présence de Sa Grandeur Monseigneur H. Brunault, évêque de Nicolet, et de Monseigneur Bernard, vicaire capitulaire de Saint-Hyacinthe rehaussait l'éclat de la solennité. Plusieurs prêtres de Saint-Hyacinthe et des diocèses voisins y assistaient. D'autres, retenus dans leurs paroisses par les exercices du premier vendredi du mois s'étaient excusés.

Les PP. Franciscaïns de Montréal étaient venus, eux aussi, selon l'antique habitude, fêter avec nous l'ami de

leur Père. Le panégyrique du Saint a été prononcé par le Révérend Père Amé. Il nous a montré en Saint-Dominique l'apôtre selon le cœur de Dieu, l'homme de prière ardente, de la pénitence austère, au zèle enflammé. Nous ne louerons pas le Père, sa modestie s'en offenserait. Nous tenons cependant à lui dire que la simplicité, la vérité de la pensée, la sincérité du sentiment de tout son panégyrique ont ému et touché bien des cœurs.

Daigne Saint Dominique bénir l'œuvre dominicaine au Canada ainsi que tous ses amis.

#### FAUSSES DÉVOTIONS, "LA BOULE DE NEIGE"

Son Eminence le Cardinal-Vicaire de Rome a publié pour les Romains un avis qui peut nous être aussi utile.

Des personnes mal intentionnées, ou pour le moins ignorantes et superstitieuses, répandent une formule de prière à réciter neuf jours et à distribuer à neuf dévots, chacun d'eux devant la communiquer à neuf autres encore, et ainsi de suite. C'est ce qu'on appelle "la boule de neige."

Déjà en France et ailleurs de pareilles manœuvres ont attiré l'attention des évêques et le Cardinal-Vicaire insiste pour que tous les prêtres qui ont charge d'âmes s'opposent à ces fausses dévotions si dommageables, et qui jettent le trouble dans les paroisses, en même temps qu'elles sont une arme aux mains des ennemis de la religion, pour la tourner en ridicule. On soupçonne les sectes protestantes de n'être pas étrangères à ces tentatives périodiques ayant pour but de faire dévier la piété des catholiques. Dieu merci, les prières liturgiques et les autres approuvées par l'Eglise sont assez nombreuses et assez belles, pour que les personnes pieuses n'aillent point chercher dans des formules suspectes et des pratiques étranges un aliment à leur vie spirituelle. On ne saurait trop combattre partout l'abus signalé par le Vicariat de Rome.

#### LES MARTYRS DOMINICAINS DU TONKIN ET LES CARMÉLITES DE COMPIÈGNE

Le 24 juin, en présence du Pape et des Cardinaux Vannutelli et Tripepi, ont été lus dans la salle du Consistoire, les décrets déclarant martyrs le V. P. Hermosilla et ses compagnons, missionnaires dominicains au Tonkin en

1861, et les seize Carmélites de Compiègne guilloténées sous la Terreur.

Le Pape, après cette lecture, a prononcé un discours, dont nous extrayons le passage suivant : " Les martyrs du Tonkin s'offrant pour que cessât la persécution, surpassèrent de beaucoup la vertu de tant d'autres saints et donnèrent dans cette contrée *une nouvelle gloire aux fils de Saint Dominique, qui peuvent être fiers d'avoir tant de protecteurs au ciel. . . .* Je me réjouis donc avec vous, fils de saint Dominique ; *que le sang répandu pour la foi de Jésus-Christ multiplie vos triomphes sur la terre.*

Le Rme P. Desqueyrons, procureur général des Frères Prêcheurs, remercia le Saint-Père au nom du Rme P. Cormier, maître général. Pour cette cause comme pour celle des Carmélites, il y aura encore une congrégation générale dite *de tuto*, en novembre. La béatification pourrait suivre à quelques mois de distance.

#### EN CANADA

La fête de Saint-Dominique a été célébrée avec une particulière solennité dans la paroisse de Saint Dominique de Bagot. Cette pieuse population aime son saint patron. L'an dernier, l'église paroissiale a été réparée avec un goût exquis. Elle est vraiment l'une des plus belles du diocèse. Une chose cependant manquait : c'était une statue de Saint Dominique. Le zélé curé de la paroisse, qui a tant à cœur tout ce qui peut favoriser la piété des fidèles l'avait remarqué depuis longtemps, et il attendait une occasion pour en suggérer l'idée. Elle s'est enfin présentée, et aujourd'hui, grâce à une quête fructueuse, le jour de la fête du saint, grâce aussi au dévouement inlassable des jeunes filles de la paroisse qui ont organisé dans ce but une soirée dramatique, fort bien réussi, dit-on, saint Dominique aura dans son église, une statue digne de lui et digne aussi de la paroisse. A quand l'inauguration solennelle !



La dévotion au grand thaumaturge dominicain, saint Vincent Ferrier se répand de plus en plus dans notre pays. De partout, on nous demande de l'eau de saint Vincent pour les malades, et on nous signale de nombreuses gué-

risons ou améliorations obtenues par son intercession. Des prêtres zélés se font les apôtres de cette pieuse pratique, après en avoir eux-mêmes constaté les bienfaisants effets. Pour répondre à des demandes réitérées nous parlerons dans un de nos prochains numéros, dès que nous aurons un peu de place, de cette populaire dévotion.

LE P. DENIFLE, O. P., SOUS-ARCHIVISTE DU VATICAN

Né le 16 janvier 1844, aux environs d'Innsprück (Tyrol) le P. Denifle entra dans l'ordre de S. Dominique à l'âge de dix-sept ans, attiré par la lecture des conférences du P. Lacordaire.

Amant passionné de la vérité, le P. Denifle se consacra surtout à cultiver le champ vaste et fécond de l'histoire, choisissant de préférence les questions relatives à la philosophie et à la théologie, parcourant les bibliothèques et compulsant les manuscrits de toutes sortes, surtout à Londres, à Paris et à Munich.

Il publia de nombreux ouvrages, parmi lesquels on cite comme de véritables monuments historiques : *Les Universités du moyen-âge jusqu'à 1400*, *Les registres pontificaux du XIIIe siècle*, *Le Chartularium Universitatis Parisiensis* et surtout *Luther et le luthéranisme* qui fit tant de bruit dans le monde protestant et détruisit de fond en comble, la légende de Luther. Le gouvernement français lui avait décerné la croix de chevalier de la légion d'honneur.

Parti de Rome le 4 juin avec l'intention de se rendre d'abord en Allemagne et de là à Cambridge en Angleterre. Il était appelé, avec le T. R. P. Ehrle, son ami, par la célèbre université protestante de cette dernière ville qui voulait décerner les honneurs du doctorat à ces deux éminents savants, en reconnaissance de leurs travaux historiques.

Arrivé à Munich dans l'après-midi du lundi 5 juin, et descendu chez son ami le baron de Freyberg, il fut trouvé le soir même étendu sur le parquet de sa chambre et sans connaissance : il avait été frappé d'apoplexie cérébrale. Les soins empressés de ses amis et des médecins réussirent à lui rendre ses sens pendant quelques minutes, au

cours desquelles il reçut par télégramme avec une vive reconnaissance la Bénédiction du Saint-Père qui, depuis l'accident, s'inquiéta paternellement de son état. Mais il devait succomber. Après avoir reçu l'Extrême-Onction des mains de son ami, le P. Rupert, Bénédictin de Saint-Boniface, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. Les funérailles furent célébrées à Munich et à Vienne.

#### CHEZ LES DOMINICAINES DE QUÉBEC

Le 4 août, fête de S. Dominique, avait lieu au Couvent de l'Enfant-Jésus de Québec, une cérémonie de vêtue et de profession religieuse présidée par le Rév. Père A. Nunesvais, Supérieur de la Congrégation des Frères de Saint Vincent de Paul de Québec. Il était assisté de M. l'abbé F. C. Gagnon, chapelain de la communauté, et du Rév. Père C. Doyon, dominicain du couvent de Saint-Hyacinthe.

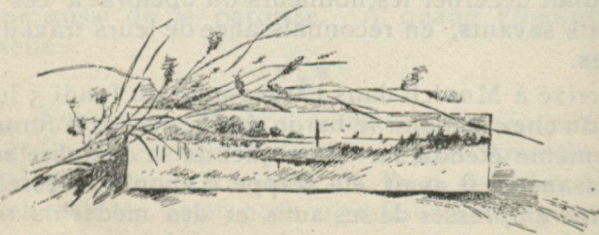
Le Rév. Père C. Doyon a donné le sermon de circonstance.

Ont fait profession des vœux temporaires : Mlle Adeline Carmichaël de Charlesbourg, en religion, Sœur Marie de la Victoire ; Mlle Adélia Robichaud, de St-Jean-Port-Joli, en religion, Sœur Cécile du Saint Sacrement.

A pris le saint habit, Mlle Félicité Moreau, de Lafontaine, Ontario, en religion, Sœur Marie de Lourdes.

Ont renouvelé leurs vœux temporaires : Mlle Lumina Touchette, de St-Hyacinthe, en religion, Sœur Imelda du Sacré-Cœur ; Mlle Alice Morin, de St-Michel (Bellechasse) en religion, Sœur Marie des Anges.

Etaient présents à la cérémonie bon nombre de parents et amis.



## L'Isolée

(PAR M. RENÉ BAZIN)

*Le Rosaire des Expulsées*



Le nouveau roman de l'illustre académicien nous décrit les funestes effets de la loi Combes.

Les cinq sœurs de Sainte-Hildegarde, à Lyon, vivent heureuses dans leur couvent, toutes dévouées aux enfants du peuple qu'elles

instruisent.

On vient avertir en secret la supérieure, Sœur Justine, qu'on va fermer son école dans quelques jours. Que faire ? Après des hésitations et consultations, admirablement décrites, on décide qu'il n'y a qu'une solution, se séculariser, mais la supérieure continuera à veiller sur son troupeau dispersé.

Devenue Madame Justine et placée comme "promeneuse" d'un poitrinaire à Belfort, elle entretient une correspondance avec ses quatre filles qui gagnent péniblement leur vie. Ses inquiétudes vont surtout à l'une d'elles, sœur Pascale, la plus jeune et la plus faible, une sainte âme, au couvent, où elle avait l'appui de ses compagnes, mais qui, isolée, livrée à sa faiblesse, pourrait être la victime de sa trop facile sensibilité.

Elle n'avait plus que des parents éloignés à Nîmes, les Prayou, mère et fils, celui-ci un grand gars colère et pas dévot. Mais, ils se sont montrés si bons autrefois pour Pascale, quand pour leur faire ses adieux avant d'entrer en religion, elle a fait un séjour chez eux, que toute confiante, elle leur a demandé l'hospitalité.

Peu à peu, ses lettres à la supérieure se font plus rares, puis elle ne répond plus aux questions inquiètes de Sœur Justine. Par une voie détournée, cette dernière apprend coup sur coup qu'elle s'est laissée séduire par le fils Prayou, qu'elle est battue par ce misérable, qu'elle est tombée au dernier degré de la servitude et de la honte.

N'y tenant plus, Mme Justine court à Nîmes, essaie sans succès d'arracher sa fille aux violences, combine avec elle un plan d'évasion. Pascale doit se réfugier la nuit

dans une ferme des environs, d'où elle partira de grand matin pour prendre le train de Lyon à quelque distance de Nîmes. Mais sa retraite est découverte par Prayou qui, plein de colère, vient la réclamer. Le fermier veut la défendre, mais, pour ne pas exposer la vie de cet homme, Pascale, déjà repentante, s'avance courageusement, sachant bien qu'elle va au-devant de la mort. Prayou l'entraîne, mais, dans sa rage, voyant qu'elle va fuir encore, il l'assassine sur la route.

Les trois premières parties du roman sont admirables. La physionomie du couvent de Sainte-Hildegarde, le caractère de ses habitants, l'histoire de la vocation de Pascale, son entrée au couvent, les consultations de la supérieure chez les abbés Le Suet et Monechal, après la nouvelle de la fermeture de l'école, tout cela est parfaitement vécu, et il y a là des pages d'une émotion irrésistible. La perle de l'œuvre est le caractère de Sœur Justine le type de la femme forte, qui se rend compte des responsabilités de sa maternité spirituelle, et qui dirige son petit troupeau avec énergie et tendresse.

Mais que le dénouement nous a désenchantés ! dit une docte Revue. Sans doute les périls du monde ne sont que trop réels, et les chutes peut-être aussi ; mais enfin, il est à espérer qu'elles ne seront que l'exception et pourquoi faire de cette exception le sujet même du roman ? Un roman doit être la peinture des mœurs, de ce qui arrive d'ordinaire, et non pas de cas aussi exceptionnels et, tranchons le mot, aussi monstrueux. . . . Inutile de souligner que tout est dit (ou plutôt indiqué) en termes d'une parfaite correction et chasteté : M. Bazin est de ceux qui n'effarouchent jamais même les yeux les plus purs et les oreilles les plus délicates, et c'est, au point de vue littéraire, un mérite admirable que d'avoir su effleurer avec tant de pudeur et de tendresse ces ignominies.

\*\*\*

Nous reproduisons une page de *L'Isolée* qui intéressera tout particulièrement les lecteurs de notre Revue. Nous l'intitulons : *Le Rosaire des Expulsées* :

“ N'ayant plus de maison, elles se rendirent à la gare et demandèrent la salle d'attente des voyageurs de troisième classe. Le coin du fond, près de la baie vitrée, était

libre. Elles s'y installèrent, trois sur une banquette, deux sur une autre, aussi rapprochées que possible et se faisant presque vis-à-vis. La supérieure était assise entre sœur Pascale et sœur Léonide. Elle avait en face d'elle sœur Danielle et sœur Edwige. Que de fois elles s'étaient promenées, formant ainsi deux groupes à un pas de distance, dans la cour de la chère école ! En ce temps là, si proche d'elles encore, elles pouvaient causer. A présent, elles n'en avaient plus la force. Elles n'étaient plus que des êtres déprimés, aux yeux rougis par les larmes, si malheureuses que leur affection même leur défendait de parler. D'ailleurs, aucune ne put même en former la pensée. Dès qu'elle se vit entourée de ses filles, la vieille alsacienne dit :

“—Mes bien-aimées, il faut que la communauté finisse dans ce qui était le grand acte, et le lien, et le bien de notre vie commune, dans ce qui sera la force de chacune de nous, séparée des autres. Nous allons réciter le Rosaire. La prière ne cessera que quand je resterai seule.

“Elles cherchèrent et trouvèrent avec difficulté, dans leurs poches de robes laïques, leur rosaire. Et le *Pater*, puis les *Ave* formèrent, entre les cinq femmes en deuil, un murmure à peine perceptible, que traversait, sans l'interrompre, tantôt le sifflet d'une locomotive, le roulement d'un train, tantôt le claquement des portes, le pas précipité des voyageurs traversant la salle. *Ave Maria, gratia plena* . . . . Personne ne s'occupait de ces voyageuses mal fagotées, si pauvres, immobiles, penchées sans doute pour écouter le récit d'une mort. Les voyageurs les prenaient pour une famille en deuil. Et ils ne se trompaient pas . . . *Benedicta tu in mulieribus* . . . C'était sœur Danielle qui disait la première partie de la prière, et les autres sœurs répondaient . . . Quelquefois, l'une d'elles portait la main à ses yeux, les cachait une minute, et pleurait en silence, puis reprenait sa partie dans le concert des dernières supplications, des derniers vœux exprimés devant celles qui en étaient l'objet. De temps à autre, un employé apparaissait à l'entrée de la salle, du côté du quai, et jetait le nom des villes vers lesquelles un train allait partir . . . Les sœurs frémissaient toutes, et les mots ralentissaient sur leurs lèvres. Mais ce n'était pas l'heure encore . . . Les



noms fatals : Mâcon, Marseille, Ambérieu, n'avaient pas été prononcés. Il y avait encore un peu de temps. L'homme se retirait, ne sachant pas qu'il était pour ces femmes, comme le bourreau qui appelait dans les prisons, sous la terreur, les condamnés, un à un. Il s'éloignait, et la prière continuait. Sœur Pascale récita le second chapelet, et sa voix lasse, sourde, avait un accent si tragique que, par affection et par pitié, toutes celles qui étaient là se sentirent portées à son secours, et offrirent pour elle, qui était si désolée, la grâce de leur prière. *Ora pro nobis, peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ...* Dans la salle trépidante, poussiéreuse, bruyante, les cinq sœurs de Sainte Hildegarde disaient adieu à la prière en commun... Un employé cria : " Direction de Mâcon en voiture ! " Et deux des cinq femmes se levèrent, celles qui étaient assises en face de la supérieure, sœur Danielle et sœur Edwidge. Un instant, elles se demandèrent si la prière allait s'interrompre ; mais sœur Justine ayant repris, avec intention : *Sancta Maria, Mater Dei*, elles comprirent que l'adieu ne serait d'aucune manière plus digne de leur état, et, s'inclinant vers les trois sœurs qui demeuraient assises, elles les laissèrent achever seules l'*Ave Maria* commencé. Un autre *Ave* succéda à celui-là, sœur Pascale avait fermé complètement les yeux, depuis que, devant elle, elle n'avait plus ni sœur Edwidge, ni sœur Danielle. Quelques minutes s'écoulèrent, et ce fut son tour de partir, et elle se leva, et s'inclina, et sortit en sanglotant. Derrière elle, deux voix psalmodiaient encore, dans la désolation de deux âmes, la prière à la Sainte Vierge. Et ce fut le tour, alors, de sœur Léonide, qui prenait le train dans la direction du Bugey et de Genève. La vieille supérieure la salua de la tête, acheva seule l'*Ave* commencé, puis resta comme anéantie, sur la banquette, pendant que les trains s'éloignaient, emmenant ses compagnes dans l'immense inconnu."

---

 IMPRIMATUR :

† MGR F. X. BERNARD, Vic.-Capitulaire.

---

 RÉDACTION - - - fr. A. VUILLERMET.  
 ADMINISTRATION - fr. C. DOYON.